

*Étienne Lantier, jeune ouvrier venu chercher du travail dans le Nord, découvre l'univers de la mine et assiste pour la première fois à la descente des hommes dans la fosse d'extraction.*

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçant par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissant derrière elle que la fuite vibrante du câble.

"C'est profond ? demanda Étienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

- Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au dessus, le premier à trois cent vingt."

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Étienne reprit :

" Et quand ça casse ?

- Ah ! quand ça casse... "

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants, capables de digérer un peuple.

Émile Zola, *Germinal*.

Répondez aux questions suivantes en développant vos réponses **et** en vous appuyant sur le texte:

1. Quel point de vue est utilisé pour faire ce récit ?
2. Quelle machine est décrite dans cet extrait ?
3. Dans ce texte, quel(s) rapport(s) les hommes entretiennent-ils avec la machine ?
4. Quelle image de la machine nous montre Zola ?